UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01072042 3

Dumais, Joseph
Le parler de chez nous

PC
3608
D85
1922
c.1
ROBA

H 22
595-1

LE
PARLER DE CHEZ NOUS

par

Joseph Dumais,
professeur de diction française,
Directeur du Conservatoire de Québec,
Membre de la Société des Auteurs Canadiens et de
la Société des Arts, Sciences et Lettres.

préface de

M. Alphonse Désilets, B.A.,
Homme de lettres, etc.

En vente chez l'Auteur
69 avenue Bourlamaque
Québec
1922

10680521 9023
PRECAT
20365

PAVILLON LE PRÉVOST
SÉMINAIRE ST-AUGUSTIN
CAP-ROUGE, P. Q.

9.00

H. 22

LE

PARLER DE CHEZ NOUS

Conférence donnée
à l'Hôtel de Ville de Québec,

Sous le patronage de la

Société des Arts, Sciences et Lettres,

par

M. Joseph Dumais

Professeur de diction française,
Directeur du Conservatoire de Québec,
Membre de la Société des Auteurs Canadiens et de
la Société des Arts, Sciences et Lettres.

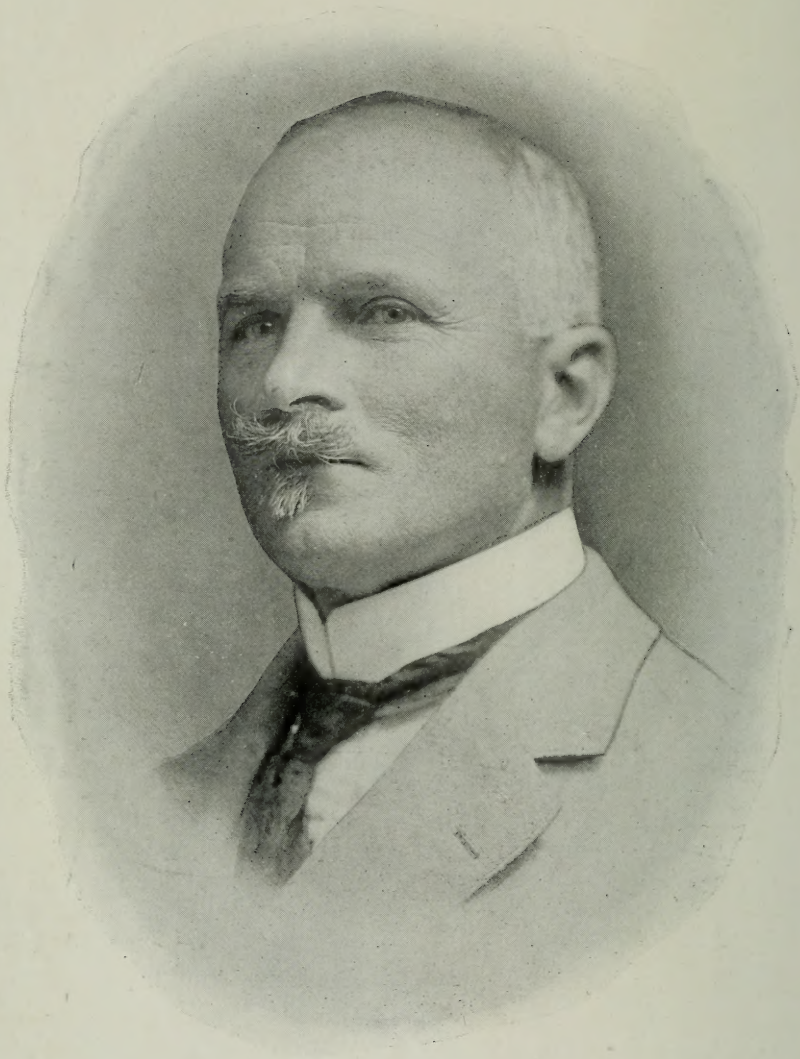
En vente chez l'Auteur
69 avenue Bourlamaque
Québec

1922

009511

447.9714
D885p

PAVILLON LE PRÉVOST
SÉMINAIRE ST-AUGUSTIN
CAP ROUGE, P. Q.



INTRODUCTION

" En parlant bien sa langue
on garde bien son âme."

Abbé LIONEL GROULX.

Ceux de nos compatriotes qui se consacrent aux Belles-Lettres le font d'une façon assez remarquable pour que leurs œuvres fassent impression sur l'élite des gens cultivés. Nous avons quelques journaux et revues bien rédigés et plusieurs livres bien écrits. Mais nous comptons, en vérité, assez peu des nôtres qui savent parler correctement.

Et tout s'explique. L'instruction moins répandue en certains milieux, l'influence héréditaire dans les groupes régionaux, le voisinage de compatriotes anglais ou américains de naissance, ont émaillé le discours populaire d'archaïsmes, de néologismes et surtout d'anglicismes qui déparent la fraîcheur et entachent la pureté de notre belle langue. En outre, disons-le, nous souffrons d'une vertu, mal placée en l'occasion : l'absence de légitime orgueil en face des droits de notre parler et du respect dû à notre histoire. Nous sommes Français de naissance, de langue et d'esprit et nombre d'entre nous sont toujours prêts à l'oublier. Cette apostasie nous rabaisse aux yeux même de ceux à qui nous voudrions complaire.

Restons donc nous-mêmes. Ayons la fierté de notre langue française! Et pour justifier cette fierté, élaguons notre parler des formes vicieuses, des prononciations fautives, des accents mal tonifiés. Parlons correctement. L'élégance du langage fascine l'étranger. Les Anglais cultivés affectionnent la musique du français bien exprimé. Si tous les Canadiens de langue française parlaient une langue pure et correcte, ceux de langue anglaise apprendraient plus volontiers à parler le français.

Nous ne souhaitons pas l'uniformisation de la langue,

parlée avec des caractéristiques particulières aux diverses régions du Canada français. Notre ancienne mère-patrie, en établissant sa colonie en Amérique, nous donna pour ancêtres des Normands, des Poitevins, des Angevins, quelques Bretons et quelques Provençaux. Les idiomes propres à ces régions ont gardé à leurs descendants des différences encore perceptibles dans l'accent et dans les termes. C'est un ensemble de variations dont notre parlure s'est enrichie par le contact des groupements moins séparés chez nous qu'en France. Celà donne, à ceux qui s'en servent, un vocabulaire chargé d'images charmantes, de traits inattendus et de joyeuse vivacité.

L'œuvre de bon apostolat que poursuit M. Joseph Dumais est éminemment patriotique. Trop peu d'hommes se sont livrés à cette action sociale si opportune au Canada. Eussions-nous vingt apôtres de cette trempe, vouant leur vie au perfectionnement de notre doux parler, je garantis la survivance de notre prestige intellectuel et moral en Amérique.

Lisons nos écrivains qui servent avec noblesse et distinction notre langue maternelle. Les Rivard, les Montpetit, les Denault, les Roy, les Groulx, les Courchesne et les Bourassa parlent comme ils écrivent. Efforçons-nous de parler comme nous écrivons. Ce sera déjà beaucoup de fait au service d'une noble cause, la sauvegarde de :

"Ce langage divin, aux douceurs souveraines,
"Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines."

ALPHONSE DÉSILETS,
Secrétaire des Auteurs Canadiens
et du Conservatoire de Québec,

LE PARLER DE CHEZ NOUS

Au début de cette causerie toute simple, sans aucune prétention littéraire, voulez-vous me permettre de vous dire comment je fus amené à m'occuper de la correction de notre "parlure", pour citer un vieux mot ?

Il y a de cela vingt-quatre ans, après un séjour de plusieurs années au pays de l'Oncle Sam, je revenais chez nous sans avoir fait fortune. Ayant habité longtemps des endroits où le français était à peu près inconnu, je m'étais familiarisé assez rapidement avec l'idiome du pays. Je parlais l'anglais facilement et même joliment, me disait-on. J'en étais très fier.

N'entendant presque jamais ma langue maternelle, l'écrivant peu, lisant rarement un livre ou un journal français, avec le temps, j'avais fini par penser et même —ce qui est plus grave—par rêver en anglais! Bref! quand j'arrivai à Montréal où ma mère et mes sœurs étaient venues demeurer, malgré la joie de se retrouver ensemble après plusieurs années de séparation, je m'aperçus bientôt que mon langage faisait sur les membres de ma famille une impression plutôt désagréable. Je *cassais* littéralement "l'canayen", comme disent nos compatriotes de la Nouvelle-Angleterre. J'avais un accent anglais si prononcé que ma bonne mère surtout, si française de cœur, en était suffoquée... En ce temps-là, ceux des nôtres qui revenaient au pays, après un séjour plus ou moins long aux Etats-Unis, étaient l'objet de maints quolibets, de remarques sarcastiques de la part de leurs parents et de leurs amis restés au foyer. J'en eus ma bonne part moi aussi. J'y étais singulièrement sensible... J'avais beau dire que mon langage se ressentait tout naturellement

du séjour prolongé que j'avais fait dans un pays de langue anglaise, rien n'y faisait, on ne me croyait pas.

Fort heureusement pour moi, peu de temps après mon arrivée à Montréal, la Société S.-Jean-Baptiste de cette ville fondait des Cours publics d'élocution au Monument National.

Ces cours, commencés en octobre 1898, furent donnés par un Français de mérite: M. Victor Delahaye. J'assistai à l'ouverture des cours et je ne fus pas le dernier à m'inscrire comme élève. Nous étions nombreux, mais je crois que la curiosité, plutôt que le désir d'apprendre quelque chose, attirait le plus grand nombre. J'avais vingt-huit ans. Cependant, je n'étais pas le plus jeune élève, mais j'étais probablement un de ceux qui écorchaient le plus la langue française. Le doyen des élèves était un modeste ouvrier âgé de cinquante-sept ans, l'un des plus assidus à suivre les cours et l'un des plus acharnés au travail; il était l'heureux possesseur d'un nom illustre: il se nommait: de Maisonneuve. Il se disait issu de la famille du fondateur de Ville-Marie et descendant direct de Paul de Chomedey!.. Je fis la connaissance de ce vieux brave si désireux de s'instruire. Un bon soir, après le cours, nous causions, tout en marchant, des premiers temps de la colonie. Quand il en vint à me parler de sa parenté avec le premier gouverneur, j'eus quelque difficulté à le persuader de l'impossibilité d'une descendance directe, puisque, lui affirmais-je, celui dont vous admirez le monument en traversant la Place d'Armes, était encore célibataire quand il mourut!...

Dès les premières leçons du professeur Delahaye, je compris l'importance énorme de cet enseignement pour la diffusion du bon langage. Je ne m'étais jamais douté de la beauté du parler de France. Comme bien d'autres com-

patriotes, je m'étais toujours moqué de l'accent particulier des Français et du grasseyement si commun parmi eux. Mais là, je comprenais. Ce fut toute une révélation. Sur les lèvres de ce vieux Monsieur si digne, si aimable, si poli, les mots avaient une saveur exquise. Quelle musique! J'aurais pu rester là des heures à l'écouter. J'étais sous le charme, subjugué, conquis et disposé à prêter à cette langue merveilleuse, un éternel serment d'allégeance. Alors, dans mon âme redevenue française, je fis ce serment et, Mesdames et Messieurs, ce n'est pas sans un sentiment de légitime fierté que je puis affirmer ici, que toujours et partout, depuis cette date déjà lointaine, je suis resté fidèle à la plus noble des Souveraines: Son Altesse Sérénissime la Langue Française!...

Plus je me sentais pénétré de la beauté de l'idiome maternel et plus je sentais grandir en moi le désir de consacrer ma vie à le faire respecter et aimer. Ce rêve de ma première année d'étude, je l'ai réalisé.

En 1902, j'entreprenais une tournée de conférences à travers la Province. Je visitai un bon nombre de nos principaux collèges et couvents. Je reçus partout un accueil sympathique. Ceci m'engagea à poursuivre mes études. Pourtant, il me manquait quelque chose, je le sentais bien: l'originalité. Je répétais, tel un perroquet bien stylé, les leçons reçues de mes professeurs et les pièces qu'ils m'avaient enseignées. Cependant, cela ne me satisfaisait pas complètement, car je voulais être moi-même et non pas le pastiche d'un tel, fût-il remarquable en tout point. Mais comment y arriver? Après avoir réfléchi longtemps, j'en vins à la conclusion que, seul, un séjour à Paris pouvait me donner ce qui me manquait. Je résolus donc d'accomplir

sans délai cet autre rêve de ma vie: aller à Paris y poursuivre mes études.

Tout d'abord, le projet semblait presque irréalisable. Mes conférences me rapportaient si peu. Souvent, j'étais payé *avec des prières*, les propriétaires d'hôtels ne voulaient pas accepter cette monnaie en paiement de ma pension; je n'avais pas d'économies. J'étais un peu embarrassé. Un ami me suggéra d'aller faire des conférences dans la Nouvelle-Angleterre. L'idée me parut bonne. Je m'y rendis en avril 1903. J'y séjournai deux mois. Je revins à Montréal pas beaucoup plus riche qu'au départ, mais plus décidé que jamais à faire le voyage projeté. J'avais économisé cent piastres. Il m'en fallait au moins trois cents pour payer mon passage et rester trois mois là-bas. Je sollicitai de l'aide. Besogne bien peu agréable que de *passer le chapeau* pour soi-même, mais je n'avais pas d'autres moyens rapides et honnêtes à ma disposition. J'obtins, de cette façon, une centaine de piastres en argent, deux ou trois cents piastres promises mais jamais données, puis quelques mercuriales de certains vieux bonzes, indignés de me voir sacrifier mon avenir à la poursuite d'une chimère, ce qui, d'ailleurs, me fit autant d'effet qu'un cautère sur une jambe de bois. Je vendis une machine à écrire que j'avais, j'achetai un billet de seconde et je m'enbarquai. J'étais riche de deux cents et quelques piastres mais surtout d'espérances.

Dès mon arrivée dans la Ville Lumière, je me sentis chez moi. Paris m'avait conquis.

Le lendemain, je me mis au travail. Mes faibles ressources ne me permettaient pas un séjour bien long. Je n'avais pas de temps à perdre et je n'en perdis guère.

Il faut croire que la Providence veillait sur le pauvre hère que j'étais. Elle se présenta dans la personne de deux

compatriotes, deux amis généreux: M. Hector Fabre, Haut Commissaire canadien à Paris et le docteur Georges Dupont, de Montréal, alors chef de clinique chez le fameux chirurgien que fut le docteur Doyen. Je dus à ces deux aimables bienfaiteurs de pouvoir accomplir beaucoup plus de travail que je n'avais espéré faire et de prolonger mon séjour bien au delà de mes plus folles espérances.

M. Fabre, de sympathique mémoire, me présenta à l'un de ses bons amis: M. Jules Claretie, homme de lettres, administrateur de la Comédie Française. Ce haut et distingué personnage me prit sous sa protection, me recommanda chaleureusement à l'un des plus éminents professeurs du Conservatoire: Laugier, l'un des grands artistes du Théâtre Français. J'eus l'insigne honneur de l'avoir pour professeur pendant toute la durée de mon séjour à Paris. Grâce à M. Claretie, dont la bonté était inépuisable et qui voulait m'aider dans mes études, j'eus aussi l'avantage d'assister, trois fois par semaine—sans bourse délier—aux meilleures représentations données dans le premier théâtre de France. J'entendis une bonne partie du répertoire classique pendant les six mois que dura ce premier séjour. Vous citerais-je les noms des principaux auteurs dont les œuvres ne lassent jamais le public lettré de là-bas ? Sophocle, Corneille, Racine, Molière, Régnard, Beaumarchais, Marivaux, etc. Que de chefs-d'œuvre n'ai-je pas vu jouer sur cette scène merveilleuse où les décors sont d'une somptuosité sans pareille et quels interprètes n'avais-je pas sous les yeux! Toutes les gloires de la Maison de Molière: Mounet-Sully, Coquelin-Cadet, Sylvain, Leloir, Laugier, de Féraudy, Albert Lambert, Paul Mounet, Leitner, Le Bargy, Truffier, Dehelly, Bert, etc. Puis du côté des femmes: Mesdames Bartet, Segond-Weber, la belle Piérat, Lecompte, Sorel,

Després, Delvair, Garrick et combien d'autres, brillantes étoiles de la scène française dont plusieurs sont aujourd'hui disparues. Placé comme le voulait mon bienfaiteur, toujours dans l'un des premiers fauteuils, tout près de la scène afin de ne rien perdre de l'expressive mimique des artistes, je les dévorais des yeux et je les écoutais de toutes mes oreilles! Je ne voudrais pas vous paraître trop présomptueux, mais il me semble que j'ai dû profiter, dans une certaine mesure, de tant d'admirables leçons.

Mon bon ami Dupont, lui, afin de me mettre en mesure de jouir et de profiter plus longtemps de toutes ces bonnes et belles choses, m'hébergea gratuitement dans son petit appartement de la rue de Rome. Et quand, n'ayant plus le sou, pas même l'argent nécessaire au retour, je lui fis part de l'embarras dans lequel je me trouvais, sans hésiter un instant, il m'ouvrit sa bourse et me prêta, le plus aimablement du monde, l'indispensable somme dont j'avais besoin pour revenir au pays.

Si mes soirées étaient utilement remplies, mes journées ne l'étaient pas moins. Je suivais, en juillet et en août, les cours si intéressants et si instructifs de l'Alliance Française dont l'immeuble était situé en plein quartier latin: Place S.-Germain-des-Prés. C'est là tout d'abord que j'eus l'honneur de rencontrer et de connaître le célèbre abbé Rousselot, la meilleure autorité reconnue en fait de prononciation française. Cet abbé, le plus grand phonéticien de France et du monde entier, modeste autant que savant, était alors et est encore, professeur à l'Institut Catholique de Paris et directeur du Laboratoire de Phonétique Expérimentale au Collège de France. C'est donc en suivant ses cours et ceux de son neveu: Fauste-Laclotte, d'abord à l'Alliance Française, ensuite au Laboratoire et à l'Institut

Catholique, puis chez lui, rue des Fossés Saint-Jacques, que je compris la nécessité de la phonétique pour corriger la plupart des défauts de prononciation.

Revenu au pays, j'employai mes loisirs à préparer une méthode empruntée à celle de mon illustre maître, mais plus en rapport avec nos besoins, méthode simplifiée, à la portée de tous ceux qui veulent corriger ce qu'il y a de rude et de désagréable dans leur parler. Ces études et ces travaux, sous différents maîtres, ont sans doute contribué à donner à mon enseignement ainsi qu'à ma manière de dire, sinon la perfection, du moins l'originalité que je cherchais.

Je ne vous en dirai pas plus long sur mes débuts. Ce que vous en savez maintenant vous démontre que pour le parler comme pour toutes choses réalisables, avec de la volonté et de la persévérance, on peut atteindre le but visé.

De nos jours, le nombre de nos compatriotes qui vont étudier en France est beaucoup plus grand qu'il y a vingt ans. La plupart d'entre eux sont bien pourvus de l'indispensable "nerf de la guerre". Ils ne sont pas obligés de compter leurs gros sous comme je fus forcé de le faire lors de mon premier voyage de l'autre côté de l'eau. En raison de l'intérêt croissant que l'on nous porte en France, notre jeunesse y jouit de multiples avantages que peu de Canadiens avaient autrefois. J'espère qu'elle saura en profiter et continuera de cultiver, de retour ici, ce qu'elle aura puisé, non seulement à la source des sciences et des arts, mais aussi à celle des bonnes manières et du bon langage.

Grâce à la générosité de notre Gouvernement provincial pour nos artistes en herbe et nos littérateurs en fleurs, peut-être que bientôt nos professeurs, désireux de se spécialiser dans l'enseignement de la phonétique et de la diction, pourront obtenir—après concours—des bourses qui leur per-

mettront d'aller compléter leurs études à Paris. Qui sait? Peut-être auront-ils la bonne fortune de les terminer Faubourg Poissonnière, dans cette grande institution encore fermée aux étrangers, sur la façade de laquelle on voit ces mots: CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

J'arrive maintenant au sujet singulièrement épineux, étant donné l'excessive sensibilité de notre épiderme, qui fait le titre de cet entretien. "LE PARLER DE CHEZ NOUS". Suis-je bien qualifié pour traiter cette question délicate? Peut-être pas sous toutes ses faces, mais en ce qui concerne la prononciation, je crois m'y connaître car je me suis renseigné sur place et aux meilleures sources.

Ayant beaucoup voyagé dans le Québec, au cours des vingt dernières années, du nord au sud et de l'est à l'ouest, j'ai observé, écouté avec attention et noté avec soin la prononciation de nos compatriotes, dans tous les milieux et dans toutes les classes sociales. Sans doute, ma connaissance des nuances dans notre parler n'approche point celle que mon illustre maître, M. l'abbé Rousselot, possédait des parlers de France, car, en écoutant des provinciaux, il se faisait fort de dire d'où venait chaque individu: "celui-ci vient de Toulouse, celui-là de Calais, cet autre de La Rochelle" et ainsi de suite. Cependant, j'ai bien constaté que chez nous la prononciation était meilleure dans certaines régions que dans d'autres. J'ai remarqué aussi que maints défauts, d'usage courant dans le peuple de quelques comtés, se retrouvent fréquemment dans le parler de la classe instruite. Par exemple, j'ai connu des avocats, des médecins, des notaires, des prêtres, voire même des professeurs, originaires de la Beauce, de Nicolet, de Rouville, de Montcalm ou du Lac-S.-Jean, dont le langage, assez châtié par ailleurs, contenait des fautes de prononciation comme celles-ci: "J'ai

" raremint vu in p'tit harçon malav'nint comme Zéphiran " San Laurint!.. Grèye-toé pou l'méchint tin, y vinte fort " à c'matan, etc."

On reconnaîtra peut-être un Sorelois, à sa prononciation d'un E fermé au lieu d'un E ouvert, dans certains mots, exemples: "la téte, la féte, la béte, le métre, l'évéque, " etc."

Dans le comté de Charlevoix, on a le culte des voyelles longues. "Vas viite, t'es ben fiine, l'île aux Cououdres, " malc'môôde, y fait beau c'est terriibe, pas?"

Le Montréalais se moque du Québecois dont le grasseyement l'amuse. Ce dernier ridiculise assez souvent la prononciation incorrecte de l'E ouvert: "Françà, Anglà, " progrà, parfà, succà, du là, c'est vrà., etc.", beaucoup plus commune dans la Métropole et dans le district de Montréal que dans la Vieille Capitale et les comtés de l'est de la Province.

Dans tous les pays, certaines prononciations vicieuses, usitées dans les classes populaires, restent ou s'infiltrent dans le parler des gens instruits. Généralement, les gens de goût s'efforcent de les faire disparaître, avec plus ou moins de succès, selon leur formation et leur entourage

Nos voisins de la Nouvelle-Angleterre, les Yankees, ont un parler très nasillard. Si le fermier du New-Hampshire ou du Vermont, invitant son garçon de ferme à se lever pour alier traire les vaches, lui parle à peu près comme ceci: "Well, my boy, I reckon t's about time fo you to git "up so as to milch the cows" (1), l'homme d'affaires et même l'intellectuel de Boston, de Lowell ou de Worcester, parlent du nez presqu'autant que l'homme des champs. Mais,

---

(1) Prononciation intraduisible par la graphie des mots.

gardons-nous bien de reprocher trop ouvertement ce vilain défaut aux Yankees. Ce reproche pourrait nous retomber sur... le nez, car nous aussi nous nasillons. Cette détestable habitude nous viendrait-elle des Etats-Unis, comme tant d'autres plus laides encore?

En Angleterre, à Londres notamment, on ne comprend pas toujours, du premier coup, les gens qui nous parlent avec cet accent particulier que l'on nomme "cockney". En juin 1903, je me rendais de Londres à New Haven pour prendre le bateau de Dieppe. Le train s'arrête à une station nommée"Croydon Junction". Je mets la tête à la portière du wagon et je cause avec un homme d'équipe qui stationnait près de la voie. Je voyais un individu bien mis, redingote grise, huit reflets sur le chef, ganté, faire des signaux de la main et donner des ordres. Je me disais: "Ce doit être un des "hauts fonctionnaires du London and South Coast Ry." M'adressant à l'employé, je lui dis: "Can you tell me if the "gentleman over there is the Superintendent of this road?". Il répondit: "Whot Sah? the mon wid the oy at and the laong " caout? E his the staetion mastah, Sah!". Je le fis répéter car je n'avais pas bien compris, mais ce n'est vraiment qu'après le départ du train que je pus reconstituer la phrase telle qu'elle m'avait été dite. "What, Sir? the man with " the high hat and the long coat? He is the station master, "Sir"!—Cet individu était un homme du peuple, mais il y a bien des Anglais instruits dont la prononciation ne vaut pas mieux. En revenant d'Europe, en 1906, à bord de *l'Empress of Ireland*, qui gît au fond de l'eau, près de la Pointe-au-Père, j'organise un concert avec le concours de quelques-uns de mes compagnons et de mes compagnes de voyage. Un jeune professeur de Southampton—Sout's-samtonne, comme disent les Français—me fait dire qu'il don-

nera une "récitation", (déclamation.) Je vais à sa rencontre et je lui dis: "What is the title of your recitation please?" —"Duke Leopold's town", répond-il. J'écris le titre sous ses yeux et j'épelle le dernier mot comme je l'avais compris : t-o-w-n, mais il me dit: "Aoh! naoh! not thot! I said: "Duke "Leopold's town!"—Well, dis-je, will you kindly write the "title yourself?" A mon grand amusement, il écrivit: S-T-O-N-E! qu'il prononçait: "staoune"! De là mon erreur. Les Anglais qui se piquent de bien parler se moquent de cette prononciation. Nos Canadiens de langue anglaise traitent de "blooming blokes" leurs cousins d'outre-mer qui parlent de cette façon.

En France, le même état de chose existe partout. Les méridionaux instruits ne conservent-ils pas, même après un long séjour et des études à Paris ou dans une ville du centre, le pittoresque "assent um peu chann'tant" de leurs provinces ensoleillées? Les habitants des provinces reconquises: l'Alsace et la Lorraine, garderont encore longtemps, sinon toujours, l'accent particulier aux Allemands qui parlent notre langue. Lors de mon premier séjour en France, j'avais connu, chez le docteur Doyen, un Alsacien nommé Marinier. Il habitait Paris depuis longtemps, et chose assez remarquable, il n'avait que très peu l'accent de sa province. Sa famille habitait encore l'Alsace. Un bon jour, une de ses sœurs vint lui rendre visite. Un samedi après-midi, je me promenais dans le jardin du Luxembourg. Soudain, en débouchant d'une allée, je rencontre le frère et la sœur en compagnie de mon ami Dupont. Après quelques mots, nous nous séparons et la jeune fille, s'adressant à mon ami qui prenait congé d'eux, lui dit cette phrase typique qui m'est restée gravée dans la mémoire: "Nouss' allons bromeuner timanche, deu fien afec?...."

Avez-vous compris? Pas tous, j'en suis convaincu! "Nous " allons promener dimanche, tu viens avec?" Rien de déroutant comme ce déplacement de l'accent tonique, si commun dans les Départements de l'Est, tout comme la transposition des consonnes *p* et *b*, *f* et *v*, *t* et *d*. Mais si ce parler est difficile à comprendre pour nous, y a-t-il lieu d'être surpris lorsque des étrangers: Français, Belges, Suisses ou Américains ayant étudié la langue française ailleurs que dans le Québec, ne comprennent pas du premier coup, en arrivant dans notre beau pays, des tirades académiques comme celle-ci: "Èye! tit gas, ton pé é ti écite? " Si yé, va on l'cri. Ch't'affé à lui. J'voudra ti vienne " m'aider à mette é chassis doubes. Les nuittes sont " fraîches que l'yâbe ast'heure, pis ma vieille é fréduleuse " à plein. On commence l'barda d'automne, là, pis on veut " s'amancher pou point pâtir!..." Je vous entends dire: " Mais vous savez bien que nos gens instruits ne parlent " pas comme cela?" Pas tous, non, Dieu merci, et pas au salon quand il y a des étrangers, mais voyons, là, entre nous, n'est-ce pas, chez un très grand nombre, le langage de la salle à manger et de la cuisine, c'est-à-dire le parler sans cérémonies de l'intimité?

Que nous ayons un parler populaire comme les Américains ont leur "slang", les Anglais de Londres le "cockney", les Écossais le "broad Scotch", les Irlandais le "brogue", les Parisiens des quartiers ouvriers "l'argot", et les Français de tous les départements, des patois variés, sans compter une bonne demi-douzaine de dialectes, il n'y a là rien de surprenant, c'est tout à fait rationnel. Ce qui est extraordinaire, par exemple, c'est de rencontrer des compatriotes instruits, parlant souvent, sinon toujours, comme des paysans, niant énergiquement l'existence d'un parler populaire et se

fâchant tout rouge à la seule mention du mot "patois". J'en connais, mes chers compatriotes. Mais ce mot "patois" que l'on exècre lorsque des étrangers mal avisés ont le toupet de l'appliquer à notre parler de tous les jours, est-ce donc un terme de mépris? Il n'a rien d'insultant, en France! Si nous ouvrons le Dictionnaire encyclopédique de Larousse, voici ce que nous trouvons aux mots "langue, dialecte et patois". "Une *langue*, dit Larousse, est l'ensemble des mots dont un " peuple fait usage. Le *dialecte*, est une variété dans la " langue principale et cette variété consiste soit à prononcer " les mots d'une façon particulière, soit à leur donner des " terminaisons un peu différentes de celles qu'admet la " langue-mère, sans altérer les lois générales et le caractère " propre de celle-ci. Le *patois* est proprement la manière " dont s'expriment les paysans ou au moins les gens peu " lettrés d'une province. On donne généralement le nom " de patois, à tout dialecte qui ne possède pas (ou ne possède " plus) de littérature écrite. Pris familièrement: façon par- " ticulière de s'exprimer, de s'énoncer et surtout langage " incorrect."

Que faut-il en conclure? Que Larousse est un farceur et que nous parlons tous comme des Académiciens?...

Presque tous nos compatriotes, soucieux de parler correctement, admettent que notre parler n'a pas autant de douceur, de souplesse, de couleur, d'expression et de précision que celui des Français instruits. C'est vrai. Pourquoi cette différence? Parce que quelques unes de nos voyelles sont trop gutturales, que la plupart sont énoncées incorrectement, que notre articulation est sans vigueur, trop molle. Et puis, que de mots tronqués dans notre langage! Que de syllabes muettes complètement supprimées dans les mots à désinence féminine! Ensuite, notre vocabulaire est d'une

excessive pauvreté. Nous employons souvent, au petit bonheur, des mots dont nous ne connaissons pas l'exacte signification. Henri Roullaud nous l'a clairement démontré dans son ouvrage intitulé: "*La Rectification du Vocabulaire*". Enfin, notre langage fourmille d'anglicismes. Voilà les principaux obstacles qu'il nous faut surmonter pour nous mesurer, à armes égales, avec nos cousins instruits de France, de Paris surtout, car vous n'ignorez pas que le parler français que l'on enseigne partout à travers le monde civilisé, à cause de la pureté de sa prononciation, de sa sonorité et de son élegance, c'est celui de la bourgeoisie parisienne. Le clan mondain et la haute finance sont d'humeur vagabonde, par conséquent, ils subissent plus fortement que la paisible bourgeoisie, les influences étrangères. C'est donc dans la classe moyenne de la société parisienne, fidèle gardienne des bonnes traditions, que le langage se conserve et s'épure. C'est la bourgeoisie qui, avant que l'Académie leur donne droit de vie, adopte les expressions nouvelles, francise les mots étrangers utiles au vocabulaire et donne au parler ce fini, ce poli, cet éclat si prisés partout. La bourgeoisie ignore les patois et ne subit pas l'influence de l'argot des Boulevards. Elle lui interdit sa porte. D'ailleurs, il lui faudrait se mêler à la foule cosmopolite et grossière. Elle s'en garde bien. Elle préfère de beaucoup au tohu-bohu des grandes artères, le calme reposant de ses quartiers paisibles, de ses parcs ombreux. Puis, elle est réservée. Elle n'est pas prodigue de son amitié. Elle n'ouvre pas ses salons à tous les rastaquouères bien mis, aux goussets remplis d'or, désireux d'entrer en relation avec elle. Non, elle est prudente et sage. Ses amis, elle les trouve dans son milieu, parmi les gens ayant les mêmes goûts, les mêmes coutumes et, naturellement, le

même langage. Elle surveille aussi avec soin l'influence de l'office, c'est-à-dire des serviteurs, sur le parler des enfants. Oh! si nous avions le même souci de la correction en toutes choses, peut-être pourrions-nous, avec le temps, former ici une élite qui, à l'instar de la bourgeoisie parisienne, donnerait le bon ton aux Américains de langue française. Mais, nous avons beaucoup à faire. Malheureusement, nous manquons d'énergie et nous avons peur de l'effort. Il faut avouer aussi que nous sommes assez satisfaits de nous-mêmes. Hélas! combien de nos gens haut placés, dont le parler, assez bon au point de vue grammatical, laisse beaucoup à désirer en ce qui concerne la prononciation. Il y en a qui ne s'en doutent même pas ! On ne leur a peut-être jamais signalé leurs manquements aux règles du bon langage, ou bien, ils n'ont attaché aucune importance aux avis de jadis. Rendus à un certain âge, s'ils ont conscience de leurs incorrections, ils ont encore moins peur du ridicule auquel ils s'exposent, surtout en voyageant à l'étranger, que de l'effort qu'il leur faudrait faire pour se réformer par l'étude. C'est humiliant, pensent-ils, de prendre des leçons à l'âge où l'on devrait plutôt être apte à en donner. Quelques-uns trouveront enfantin le travail qu'il faut faire pour apprendre à bien prononcer: ça manque de dignité!...

Il y a plusieurs années, un des membres aujourd'hui très en vue du barreau de Montréal, mais que l'art oratoire n'a certainement pas élevé au sommet de sa profession, me fit venir chez lui et me dit: "J'éprouve non seulement beaucoup "de difficulté à parler en public, mais aussi à lire un document, "à haute voix, d'une manière satisfaisante. J'ai pensé que "vous pourriez me donner quelques conseils utiles". Je le priai de lire à haute voix, quelques instants. L'ayant

écouté attentivement, *j'osai* lui faire les remarques suivantes: "D'abord, mauvaise tenue. Vous tenez votre livre trop bas, " ce qui vous oblige à baisser la tête et paralyse vos cordes " vocales. Ensuite, vous n'ouvrez pas suffisamment la " bouche. Certaines voyelles sont mal prononcées et " votre articulation est insuffisante. Vous avez nos sept " défauts principaux, les sept péchés capitaux de notre " parler. Avec un peu de bonne volonté et de travail, vous " pourrez facilement améliorer votre débit". Il prit deux leçons, prétexta qu'il n'avait pas le temps de continuer et cessa. Je n'ai pas besoin de vous dire que son langage n'est pas meilleur aujourd'hui qu'il y a quinze ans!

Je me souviendrai toujours de l'effet produit sur le public par un compatriote très en vue, président d'un cercle littéraire, qui, un bon soir, avait l'agréable tâche de présenter un conférencier français renommé. La salle était comble. Tenue irréprochable, l'air souriant, ayant encaissé quelques applaudissements sympathiques, M. le président s'avance, fait un léger salut semi-circulaire et débute comme ceci: "Mesdames et Messieurs, C'est in agréable devoèr " pour moè de vous introduire (to introduce) (1) ce soèr, le " Françà distingué que vous venez entende. Il est en son " pouvoèr de vous intéresser, ses succàs passés en sont in " sur garant et, moè pour in, (I for one) (2) je suis çartain que " vous serez bien satisfàs et que vous ne regretterez pas " d'êtes venus l'entende en aussi grand nombe ce soèr"! Dans la foule, les gens se poussaient du coude, réprimant à grande

---

NOTES (1) *Introduire* pour *présenter* est un affreux anglicisme malheureusement très à la mode et dans le meilleur monde. On introduit une chose dans une autre, mais on n'introduit pas une personne à une autre.

(2) Anglicisme. Il faudrait dire : pour ma part, quant à moi, selon moi.

peine une folle envie de rire, et répétaient à mi-voix les mots dont la prononciation défectueuse les avaient frappés le plus: "devoèr, pouvoèr, soèr" ! Pour le plus grand nombre peut-être, les autres incorrections étaient passées inaperçues. Près de moi, j'entendis un Français dire à un de ses compatriotes:—"Ne dirait-on pas un paysan normand endiman-"ché?" Faisant écho à cette remarque, un Américain n'eut pas manqué d'ajouter sentencieusement: "There's more "truth than poetry in it!"... Il est certain que, transporté sur une autre scène, à Paris, par exemple, dans l'Enfer.. du Boulevard Clichy, l'un des diables rouges de ce lieu burlesque, entendant ce langage, eut prit un malin plaisir à taquiner notre compatriote. Le prenant pour un Normand, il lui eut probablement fait cette question: "Eh! "ben, mon gas, comment qu'est la récolt'eud'poumes, "à c't'an-née".

D'ailleurs, il n'y a rien d'étonnant de retrouver dans notre parler, la prononciation particulière à nos cousins de la Normandie, puisque la majorité de nos ancêtres venaient de cette province. Mais, chers compatriotes, en Normandie, le parler populaire, c'est du patois! Les gens instruits, issus comme la plupart d'entre nous, de familles de paysans, parlent français et connaissent aussi le patois de leur région, mais ils ne confondent pas les deux. Et quand ils parlent le patois, soyez assurés qu'ils n'ont pas du tout la prétention de s'exprimer dans le langage des quarante immortels qu'abrite la coupole de l'Institut. Coquelin, l'inoubliable interprète de Cyrano de Bergerac, l'un des grands maîtres de la scène française, était Picard. Vous savez que les Picards et les Normands sont voisins. Vous savez aussi que, malgré son origine, Coquelin parlait un français irréprochable. Cependant, c'était une joie pour

lui de se retrouver parmi les paysans du Boulonnais (il était de Boulogne-sur-Mer) et de patoiser gaiement avec eux. Que dis-je, une joie! Peut-être un délassement, un repos, car, n'est-il pas vrai, on se sent toujours plus à l'aise dans ses vieux habits, dans ses vieilles chaussures, que dans des habits de gala qui gênent nos mouvements et des escarpins vernis, souvent trop étroits pour nos pauvres pieds. Pour nous, plus encore, parce qu'il est plus répandu, dans notre parler populaire, si *dégagé*, nous trouvons le repos, la détente, tout comme dans nos vieilles hardes. Nous y trouvons aussi le souvenir du "chez nous", de nos ébats du jeune âge, un écho du parler de nos parents. Ah! pour tout ce qui s'y rattache de choses sacrées, nous devons l'aimer, le vénérer, ce parler populaire, mais il faut le laisser dans le coffre antique ou dans l'armoire de la cuisine, avec les habits *défraîchis*, quand on change de défroque pour paraître plus... distingué et créer une meilleure impression dans le monde. Oui, nous devons l'aimer et ne pas avoir honte de nous en servir à l'occasion, comme Coquelin aimait son patois picard et comme l'illustre et trois fois brave général de Castelnau aime son patois de l'Aveyron. Le nôtre est encore assez français, Dieu merci, pour mériter le respect de tous ceux qui s'y connaissent. Si nous pouvons réussir,—ce qui n'est guère facile—à le conserver pur d'anglicismes, nous aurons le droit d'en être toujours fiers. Mais, de grâce, malgré ses belles qualités, ne le présentons pas comme un pur échantillon de français académique. On dit que le ridicule tue. Nous allons tous mourir avant notre heure si nous continuons dans cette voie!

Voulez-vous maintenant me permettre d'établir un rapprochement, de faire une comparaison entre des patois de la Normandie, du Perche, de l'Anjou et notre parler popu-

laire? Vous allez voir comme ils sont proches parents, cousins germains. Du normand d'abord. Voici une romance d'Auguste Coire intitulée: "*La Graind lain de de* " *Lessay* ". "Graind lainde", pour "grande lande", cela ressemble déjà à du connu, n'est-ce pas? Nous trouverions encore cette prononciation, en France, ailleurs qu'en Normandie, peut-être pas dans la Beauce, comme chez nous, mais plus loin vers le sud-ouest: en Saintonge. En 1911, en compagnie de l'aumônier de la citadelle de Brouage, M. l'abbé Navarre, curé de Moèze, sur la route de Rochefort, pas bien loin de la Charente, je visitais l'antique forteresse, aux murs couverts de lierre, où naquit Champlain. Présenté au maire de la commune, celui-ci me demanda, après les politesses d'usage: "Comment parle le peuple chez vous? " N'avez-vous pas quelque accent particulier, quelques pro- " vincialismes, enfin quelque chose de bien à vous, de chez " vous?" Je lui donnai quelques échantillons de notre parler populaire, entre autres, cette phrase entendue un soir à Marieville. Une bonne villageoise appelait son petit garçon pour le souper: "J'hin, J'hin, vians écitte, mon tit t'inîn. Tu " doé aouèr fan? Vians t'in souper, Vians man'her, mon " tit fan, Vians!"... Là-dessus, M. le Maire de s'exclamer: " Ah! comme c'est curieux! Eh bien, Monsieur, ici même, " dans la Charente-Inférieure, surtout dans la région de " Saintes, vous trouveriez des paysans qui prononcent " comme ça!"

Mais, revenons à "*La Graind Lainde de Lessay.*"

L'Boun-Guieu t'a bi minse à ta pièche,
Lainde, paôsae là coumme un mû
Pour partagi l'pays qui prêche
D'l'aveisinage de cheux du sû!
Reine des fâés, au dû visage,

Rein' des goublins que nou r'doutait,
Ch'est tei qui gad'les vûl'z'usages
D'z'houmm'du Nord ès biaôd' de droguet,
O ma bell'lainde, graind'coumm'la mé,
O ma Graind-Lainde de Lessay.

Voici un fragment d'une autre pièce intitulée: "Le boun baire" (La bonne bière) d'André Rossel:

Je si Normand et par goût
J'aime à prendre un verre,
Mais, c'qui fliatt' par dessus tout,
Ch'est un verr' de beire.
Qui sait d'Aodville ou d'Nehou
D'Bricqu'bec ou d'n'importe y où
Que ch'est boun le boun baire

Du vin, j'en ai beu parfais,
Un coup, par attrappe,
Es baptême ou l'jou des Rouais,
Quand j'mettons la nappe.
Je sis d'l'avis d'not tchuré,
Du pur jus, un mio, paré,
Cha vaut bi l'vin du Pape.

Encore un fragment d'une chansonnette comique, intitulée: "Atchi", du même auteur.

—"Ceusse qui sont à lû ménage dedpi déjà quique " temps, daivent savé oussi bi coume mé qu'pour avé la " paix aveuque les cryatures faô tréjou faire tout chaqui " veulent et ne brin les contrarier. Aussin, ch'nest pas " drôle que no diche que les trais quarts des honmes se " lissent condire par le bout du naê. (J'en counais, mé, " de simples gens et de gros bounets!) mais quêqu'o v'lez y " faire! Faô enco mû cha, que de s'fâchi! Atchi!"...

Et voici du percheron de l'arrondissement de Mortagne:

LA SEMAINE DU PERE LABRICOLE

Lé gourmands qui n'on pas l'sou n'son pas à leux z'afère dedpis lontemp vu la cherté d'la vivata, câ si l'bestial a bessé d'prix on n'sen n'aperçoué g uai quan qu'on va cée l'bouché...

L'gas Ansbai Râclot, d'la Rinçure, ée de c'te catingorie-là... Y s'quient ben mieux à tabe qu'au travail, et dame! ça n'iaide pas à trouvé dé journées, d'sorte et d'magnère qui n'mange pas du gigot tous lé dimanches... Cée portant pas l'envie qui ien manque et c'qui l'fait l'pus maroné d'pas pouvoi contenté c't'envie-là cée d'voâre qu'il a deux cousins, l'maîte Radigois, d'la Piloniai, et l'maîte Prâlin, d'là Cônardiai, qui sont dé groûs fermiers et qui donant souvent dé fricots sans jamée l'invité.

L'idée ié vint don la s'menne dergnère de s'fère invité à toute force et y s'en fut dan c't'intention-là trouvé l'maîte Radigois..– Pour s'doné eune entrée y d'mandit d'abô s'il avé vendu sé pomes vu qui conessé un merchand qui n'n'ag'té à 40 sous la m'sure, pis y s'mit à fère: "J'vien d'cée noute cousin Prâlin et y m'a invité à dîné dimanche."

Y s'atendai qu'Radigois alé ié dire: "Pissequet'ée noute cousin itou vien don dîné un d'cé jou."

Oui, mée Radigois n'sonit mot.

Quan qui vit ça, l'gâs Raclot s'flonit en d'dan d'li mainme conte la chienn't' rie d'sé cousins et y ié vint eune idée d'sen' r'vengé.

—Vou savé, qui fit, z'étée ossite de c'te diné-là; l'maîte Prâlin m'a doné la comission d'vou z'invité.

—J'te remercie, mon gas Ansbai, qu'réponit Radigois. Comm j'savon qu'ça ié f'ra plési, j'iron la métresse et moué.

L'gâs Râclot ié dit don à dimanche et s'en fut de c'pas-là cée son aute cousin Prâlin à qui qui raconti au contrai qu'c'été l'maîte Radigois qui l'invité, si ben qui s'atendint diné l'un cée l'aute dimanche dergné.

Come de jusse lé femmes n'firent pas d'cuésine pisseque on d'vé alé mangé aute pâ.

Suivan leux z'abitude, l'maîte Radigois et l'maîte Prâlin s'rencontrirent dimanche la matinée cée Lapointe el' ca'fquier, ouiou qui prirent un café. Y restirent d'vant après l'avoi arousé d'chacun deux p'tits verres et quand qu'arivi midi, pis midi et d'mi,y s'achongirent tous lé deusses en pensan l'un à l'aute: "C't'animau-là n'a don poin faim qui n'cose pas d'alé dîné"; s'ment y n'ousint poin se l'dire.

Portant quan qu'soni eune heure, Radigois s'décidit à posé la question.

—Cée t'à tai qu'faut d'mandé ça, qu'réponit Prâlin.

—Ta femme va p'tête ben s'ennuillé, qu'erprit Radigois.

—Cée putoût la quienne, sourtout si son fricot il ée tro cuit.

—N'ia pas d'dangé pisseque j'mangeons cée toi.

—Quoué qu'tu m'chantes-là ?. . .cée nou o contrai qui mangeons cée to i.

Y n'nétint là quan qu'v'là la métresse Radigois et la métresse Prâlin qu'entrirent ensembe.

N'véyan poin leux souâtron ervéni et s'doutan qu'il étint resté o café ol avint parti l'eune cée l'aute et s'étint rend'contrée sûs la route ouiou qu'al avint iu à péprès l'mainme dialogue, pis d'osplicassion en osplicassion al avint ben vu qu'c'été l'gâs Râclot qui leux z'avé joué eune farce.

O mirent don lé z'homes au coulant et come tout l'monde avé l'estoma dan lé talon y s'firent servi à mangé cée Lapointe en peillant chacun leux z'éco.

J'ai pas besouin d'vou dire qu'durant l'erpas l'zoreille au gâs Raclot d'vint ié tinté cà y fut fô quession d'li et pas en paroles de bonédiction.

Y son mainme guiâb'ment flonés conte li et l'maîte Radigois ée v'nu à la Raperie hiè la soirant pou m'demandé si j'creillant qu'il avint l'doué de l'poursieuve.

*—J'me sourvien, qui m'fit, d'avoi vu sûs l'*Perche, *ia déjà ben d'zanées, qu'un gâs du coûté d'Saint Quentin avé été condamné à d'la prison pou avoi fait quequ'chouse dans c'te genre-là.*

—J'sé c'que vou v'lée dire, que j'réponis; mée c'été pas la mainme afère. L'gâs qu'vou cosé-là il alé au loin prév'ni dé parents d'gens qui conessé qu'il étint mô et qu'c'été tel jou et à telle heu l'enterr'ment: y s'trouvé ainsite ben aubergé ouiou qu'il alé et c'été principalement là son but. Vou n'pouvé don pas erproché ça à Râclot pisseque vou n'l'avé pas aubergé. . . et l'mot d'aprèe j'm'atend.

—Oui, qu'erpléqui l'maîte Radigois, vou pouvé dire el'mot d'aprée, cà si s'avise jamée d'ermette lé pied à la méeson en fait d'aubergement ce s'ra un grand coup d'pied au drière qu'il èra.

Ma foué, j'cré qu'à sa place j'en dirint otant, et vous?

LA BRICOLE, à la Râperie.

Extrait du journal " Le Perche " de Mortagne.

Passons maintenant au patois angevin. Permettez-moi de vous lire une fort jolie pièce intitulée: "La passion " de notre frère le Poilu", du poète Marc Leclerc, publiée dans l'Echo de Paris en 1916. Voyez ce qu'en disait M. René Bazin dans une courte préface.

Au retour dans le cantonnement un combattant de Verdun m'envoie cette pièce. Elle est écrite en patois de l'Anjou, celui que les anciens parlent encore, dans les villages un peu reculés. Que de jolies choses ont été dites, au cours des temps, dans cette langue rurale! Celle-ci, pour être composée par un lettré ne le cède à aucune pour le tour populaire, ni pour la saveur des mots, ni parfois pour leur crudité. Et par sa tendresse secrète, par sa pitié, par la noblesse de son dénouement qui tourne au grand poème, la *Passion de notre frère le Poilu* plaira singulièrement à nos lecteurs.

RENÉ BAZIN.

A tous mes camarades, les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats des régiments territoriaux d'Anjou qui sont tombés pour le Pays.

C'était un pauv' bougre d'Poilu,
Qui s'en allait sous la mitraille...
Vantié ben qu'i n'aurait voulu
Etre en aut' part qu'en la bataille;
Mais du moment qu'fallait qu'i n'y aille,
Ben, i n'y allait, tout simplement,
Sachant ben que, contr' sa misère,
Ya point à fair' de raisoun'ment,
Et qu'les gâs qui cultiv' la terre,
C est leur devoir d'la défendre,
S'raient-ils territoriaux fourbus...
C'est point difficile à comprendre
Qu'tout l'mond' peuv' point fair' des obus
Faut êt' ouverrier, ou notaire,
Pour fair' son D'voer sur l'front d'l'arrière!

...Dam, ya pus d'risqu' sus çui d'l'avant
Les obus qu'on voêt, l'pus souvent,
Quant'on est qu'ein pauv' fantaboche,
C'est ceuss' que vous envoy' les Boches...
...Les nôtr', ça r'gard nos artilleurs...
A c'qu'is dis', is sont côr meilleurs!...

L'poilu, aves ses camarades,
S'en allait en corvée d'grenades
I fesait un temps ben maussade,
Nuit noér', d'la neige et du verglas
On s'foutait par terre à chaque' pas,
En butant dans les trous d'marmites.
Et qués trous...ben sûr, pas des pt'tites
Pûs qu'on allait pûs qu'yen avait...
On n'aurait dit qu'i n'en pleuvait!

V'là qu'tout-à-coup un deux cent dix
Eclate à pas vingt-cinq mètr' d'eux...
L'Poilu crie "J'sis touché, mon Guieu!..."
Et sûs les g'noux le v'là qui glisse,
Et pis qui s'en va à l'envars,
Avec son pauv coûté ouvart
Et son sang qui coulait par terre...
Au caporal i di "Gas Pierre,
"Faut qu'tu prévienn' ma femme' cheux nous
"Dis, d'abord, que j'sis malade...
"Pour qu'a n'sach' point ça tout d'un coup...
"Dans mon port'monnaie...y a cent sous...
"Ça s'ra...pour les copains...d'escouade...
"Pis...faut prend' mon sac de...grenades..."
Pis, ayant dit son testament,
I rendit son âm' toui douc'ment...

V'là dans la nuit l'âm qui s'envole
Au fond du ciel, sans boussole,
A n'a vit' trouvé l'Paradis.

Yavait saint Pierr' sûs l'pas d'la porte,
Qu'était en train d'battr' ses tapis,
Et qui crie d'abord d'eun' voéx forte
"Essuyez vos pieds en entrant,
"Et prenez l'collidor à drète...
"C'est en l'bout, la Sall' du Jug'ment...
"Vous attendrez sûs la banquette!..."
L'Poilu, i n'y vas en tremblant.
Yavait au fond un ang' tout blanc,
Qui n'ya d'mandé son matricule,
Son nom, son âge et tout l'fourbi!
L'pauv' gas en restait ébaubi,
Dret en l'mitan du vestibule:
I n'était là depuis quuqu'temps,
Quand l'ang' n'y dit: "On vous attend!"

Le v'là dans eun' magnièr' d'église
Coume î n'avait ren vu d'pareil:
Ca n'était que d'or et varmeil...
Enfin, en l'fond, le v'là qu'avise
L'Bon Guieu assis sûs n'un soleil,
Enter le Christ et la Boun' Viarge,
Et d'chaqu' coûté, six boéssaux d'ciarges;
Pis des tas d'saints, ein pt'it pûs bas...
Yavait surtout des saints soldats,
Avec des casqu'et des cuirasses:

Saint Georg', saint Hubert, saint Michel
Sûs son guiabl' qui fait la grimace,
Saint Léonard et saint Marcel,
Saint Charlemagne avec sa barbe,
Saint Martin, saint Sulpic', saint' Barbe,
Qui manoeuvrait son p'tit canon,
Saint Maurice et ses compagnons,
Et Jeann' d'Arc avec sa bagnière....—
En voyant tous ces militaires,
L'Poilu s'dit: "C'est l'conseil de guerre!....

"Ya des chanc' que j'vas écoper!....."
Mais yavait pas à s'échapper:
Tout d'suit', c'fut l'interrogatoire:

"Voyons, racont' moé ton histoire!"
—Que dit l'Bon Guieu au pauv' Poilu,—
"Qu'é qu'tu fesais avant la guerre?
"—Ben, mon Guieu, j'cultivais la terre.....
"C'est un méquier qu'enrichit guère,
"Et j'étions pas trop rich' non pûs:
"Mais on s'suffit quant' n'on travaille;
"Ma foi, j'vivions tous sans trop d'mal;
"J'avions eun' paire d'bœufs, ein ch'val,
"Eun' vache, eun' femme, et queuqu' volailles,
"Et ein gorin, sauf vout' respect.....
"—Ah! qu'dit saint Antoin', c'a m'connaît,
"Les gorins!.....sois béni, mon frère!"
Mais l'Bon Guieu fronça les sourcils,
Et saint Antoine, i's'fit tout p'tit.....
"—Et depuis qu'l'étais militaire,
"As-tu point trop souvent fauté?
"—Ben, mon Bon Guieu, ni trop ni guère,
"Pour ben vous dir' la vérité:
"I m'a arrivé d'prendr' la cuite,
"Mais faut vous dir' que j'sés Ang'vin,
'Et pis, c'était d'si triste vin
"Qu'la faute, a doit en êtr' pus p'tite!"
.....V'là que l'Père Noé, l'patriarche,
S'écrie: "C'est point ben grand péché.....
"Si yavait qu'moé pour l'empêcher,
"J'dirais queuqu'foés: En avant, Arche!"

—"Eune aut'foés, j'ons eu d'la prison.
"Mais moi, j'crais ben qu'javains raison:
"J'avais déchiré ma culotte.....
'Alors moé, pour y r'mettre un fond,
"Pour qu'on n' voéy' point mon pauv' croupion,
"J'ons coupé les pans d'ma capote.....

"Et l'capiston m'a foutu d'dans
"Rapport qu' javains fait du dommage
"Aux effets du gouvernement!"
Saint Martin dit: "Assurément,
J'en avais point fait davantage....."
—"Eune auter' foés, j'ons eu tant d'poux
"Qu' j'ons jamais pu les occir tous.
"—Moé, j'les gardais, dit l'bon saint Labre:
"Fallait fair' comm'moé, et t'gratter
"En cultivant l'humilité!"

"Enfin, Seigneur, si j'ons fauté,
"J'ons eu aussi ben d'la misère
"Et ben d'la peine à supporter;
"J'ons souffert de ben des magnières:
"D'la faim, d'la fret', d'la chaud aussit;
"J'ons point toujous dormi la nuit;
"J'ons ben souvent, au long des routes,
"Trainé mes pauv' pieds écorchés
"Tell'ment longtemps j'avions marché,
"En pardant ma sueur à gross' goutles
"Sous l'poids du sac qu'était si lourd!.....
"Ya meime eu des foés, dans les côtes,
"Que j'ons porté les sacs des aut'es,
"Malgré qu'moi-meim, j'étions ben las!....."
Et saint Simon disait tout bas:
"Comme nous, Seigneur, au Golgotha!....."

"Enfin, me v'la d'vant vous ast' heure:
"J'sés eune âm' sans corps et sans d'meure;
"Seigneur, Seigneur, si j'ons fauté,
"L'aurais-j' donc point assez rach'té?.....
"J'ons pus d'sang, et me v'là tout blème.....
"Voyez la plaie à mon coûté!....."

Saint Thomas dit: "En vérité,
"Seigneur Jésus, c'était la même!"

Et comm' le Bon Guieu n'disait ren,
V'là que l'Poilu montra d'la main
Le manteau bleu d'la Vierge Mère,
La grand' barbe blanche à Dieu l'Père,
Et la rob' rouge à Not' Seigneur,
Et dit: "Voilà mes trois couleurs!
"C'est les trois couleurs de la France,
"Et c'est pour ell' tout' mes souffrances;
"C'est les couleurs de mon Drapeau,
"Les trois couleurs de ma Patrie
"Pour qui j'm'ai fait trouer la peau;
"C'est pour ell' qu' j'ai pardu la vie,
"Et c'est pour ell' que j'sés d'vant vous.
"Père Eternel, sûs mes deux g'noux!"

Et voilà que l'Bon Guieu sourit,
Et qu'darrièr' lui le Ciel s'ouvrit.....

Et l'Poilu vit qu'parmi les Anges
I s'était produit du mélange:
Yavait assis au milieu d'eux
Des tas d'Poilus, l'air ben heureux,
Avec des capot' bleu d'azure
Qu'avaient l'air d'êtr' fait' sur mesure,
Et, sur la têt, des casqu'en or;
Chacun n'avait eun' grand'pair' d'ailes
Pour aller partout sans effort,
Sans pûs jamais mouiller ses s'melles,
Et pour pouvoér fair' trent'six lieues
Sans pûs jamais avoér d'ampoules.....
Et l'Poilu s'assit dans la foule
En chantant d'tout cœur avec eux:
"Gloire à Dieu au plus haut des Cieux!"
Tandis qu'les Ang' dans la lumière,
Leur répondaient de tous côtés:
"Et que la Paix soit sur la terre
"Pour les homm' de boun voulonté !"

Marc LECLERC.

Vous vous dites sans doute: C'est du patois, cela? Mais, je comprends tout?". Certainement, vous comprenez, et toute personne sachant lire couramment, peut lire cette poésie en patois angevin ou la chronique percheronne, sans hésitations, beaucoup plus facilement que certaines chansons en patois normand, et même que maints récits de chez-nous, écrits dans notre parler populaire. Tenez, voici une petite scène qui s'est passée à Montréal. Elle m'a été racontée par le directeur d'une école de la Métropole. Je l'ai écrite en vers tout en gardant l'orthographe qui correspond à la prononciation. Eh bien, la plupart des gens qui l'ont lue devant moi, ne l'ont pas lue couramment et pourtant ce langage leur était bien familier. Elle est intitulé: "*D'qui qui quien*!"

J'ai té mett'mon p'tit gas Nicole,
A Morrial dans ann' grande école,
Pou qui h'apprenn'tout d'quoè c'qui faut.
Il a du talent sans émitte!
Ya d'la mémoér' pis yapprend vite!
Nus aut's, on gui trouv' point d'défauts.

J'yé dit: "Mon gas, faut qu'tu t'appliques
"Pou t'darder dans ha polétique,
"Quand qu't'aras fini tout ton cours."
Moé, vous savez, j'ai t'in caprice:
J'voudra qui seye premier minisse!.....
Ça s'ra don fin pou mé vieux jours.

Moé pis Rose, on prendra nos aises,
Encantés, lé pieds su dé chaises,
Sans rien dépenser d'note argent.
On n'ara pou hann' bonne escousse
A s'la couler trantile et douce,
Aux fra' d'not bon gouvarnement.

Mé j'ai t'ann peur que mon désir
Me rapport'pas ben gros'd'plaisir!
Para qu'Nicole é paresseux!.....
J'me tue à dire:—"Mon beau, travaille,
"S'tu veux gangner ann' bell' médaille!"
Y m'répond: "P'pâ, j'fa tout d'quoè j'peux".

Ses maît's sav' point pa queul' bout l'prende.
Pourtant, yé t'aisé ha comprende,
C'é t'in enfant si ben él'vé!.....
Chu nous, y sava ben d'quoè faire'
Mé ha h'ècol', c'é tout l'contraire,
Yé teujou l'dargné harrivé!....

Ouèh! v'la c'qu'on nous a dit c'te s'maine!
Ben moé, j'créya pas çà pas n'graïne,
Mé, j'ava t'in gros poids sus l'cœur!
Eyer' matin, j'dis t'a ma vieille:
"Grèy' toé pendant qu'j'attell' Corneille,
"On va 'ler ouèr le Directeur".

En arrivant, on sonn' la cloche.
In vieux qu'ava le cou tout croche,
Nous rouv' la porte pis dans l'parloèr,
En attendant nous fa t'assire.
Moé j'dis: "Sa mêr', c'qu'on va gui dire?"
A m'répond: "Quitt' fér', tu as ouèr!"

Quand que l'maît' r'souds, v'la qu'ma bonn' femme
S'lèv' tout d'in coup' en f'sant sa dame,
Pis qu'a le r'gâr dret' dans hé 'yeux.
—"Para qu'Nicol' fa h'insécrabe?"
Qu'a dit: "Si ça pal' pas hau yâbe!
"Onl l'a pourtant él'vé d'not' mieux!"

—"Madam', dit l'maît', sans vous déplaire,
"Nicole é grossier, volontaire.
"Pis yétudi' pas sé leçons!
"Y pal pus mal que tout eul'z'autes!
"Sé deouèrs sont teujou pleins d'fautes!
"J'vous dis qu'cé l'pus pir' d'nos garçons!"

Roug' comme in coq, ma vieill' se monte:
"V's ête' in menteux!... V's avez pas d'hon:e !...
"S'yéta comm' çâ, hon l'sara ben!.....
"On pal' tout' ben dans not' famille:
"Moé pis son pére et pis not' fille!.....
"Pou'ez-vous m'dir' de qui qui quien?"

18 mai 1918.

Extrait de "Mon Répartouére."

Est-ce assez concluant ? Trouvez-vous que j'exagère ? Non puisque, à la lecture, vous avez très bien compris cette dernière pièce. Mais, me direz-vous, n'est-ce pas nous dénigrer que d'étaler ainsi publiquement nos défauts de langage ? Ne donnez-vous pas raison à ceux qui nous accusent de parler un *patois* ? Non, je ne suis pas un dénigreur, car, bien loin de mépriser notre parler populaire, je le trouve très savoureux. Quand il n'est pas défiguré par les anglicismes, il est aussi français que le meilleur des patois de France. Je l'ai clairement prouvé ci-dessus. Non, je ne dénigre pas; j'éveille l'attention des insouciants, si nombreux dans notre classe instruite et je pousse à la réflexion ainsi qu'à la modération, les "susceptibles" que la critique met hors d'eux-mêmes, lorsqu'elle s'attaque à notre langage. Ne pouvons-nous pas admettre, sans craindre de voir tomber sur nous toutes les étoiles du firmament, que notre parler populaire, même en s'élevant de plusieurs crans dans la hiérarchie sociale, reste "populaire" et qu'il diffère sensiblement du langage de la bourgeoisie parisienne ? Le jour où nous ferons cette concession, pénible pour quelques-uns et nécessaire pour tous, nous nous acheminerons vers le progrès en nous efforçant de parler un français plus pur, plus harmonieux. Lorsque nous aurons atteint ce but fort désirable, l'ennuyeuse critique n'ayant plus sa raison d'être, cessera comme par enchantement.

Mais je le répète encore, notre parler populaire, tant qu'il restera français d'allure, méritera notre respect. C'est de la bonne étoffe du pays! Mais l'autre—car nous en avons deux parlers populaires, maintenant—l'autre qu'il faut honnir et mépriser, c'est ce langage hybride, fruit illégitime de l'accouplement du français et de l'anglais, que tant de nos compatriotes emploient à tout propos. C'est de plus en plus le langage de la classe ouvrière. Ecoutez parler les employés de chemin de fer ou les chauffeurs d'automobiles, par exemple, vous serez édifié. Un chef de gare téléphone à un de ses collègues: "Chu t'over d'anne sole " leather valise icitte, t'es pas short toé?"(1)—Comprenez-vous cela? Oui? Oh! alors, vous faites mieux que comprendre le patois, vous comprenez le jargon, car ceci, c'est du jargon de première qualité.

Déjà chez nous, dans les villes particulièrement, le vocabulaire est presque aussi vicié que dans les centres manufacturiers de la Nouvelle-Angleterre. Je dis: "presque", car ici, en général, les mots étrangers à la langue ne sont usités qu'à l'ouvrage ou qu'en parlant de la besogne quotidienne. Le parler de la famille en est encore à peu près exempt. Aux Etats-Unis, c'est différent. La langue anglaise est la seule langue officielle. On l'entend partout et toujours. Les Franco-Américains, surtout les jeunes, lisent les journaux de langue anglaise. Pour quiconque demeure longtemps en ce pays, il est presque impossible, quand on sait quelle influence exerce le milieu, de ne pas adopter, malgré soi, des mots anglais et des phrases à tournure anglaise. Il n'est pas rare de rencontrer par là, des

---

(1) "On m'a laissé une valise, un sac de voyage de gros cuir, qui n'est pas pour ici. Vous manque-t-il une pièce de bagage de cette description? Ou bien: "J'ai une valise de cuir, non réclamée t'en manque-t-il une?"

gens s'exprimant un peu comme ceci, en toutes circonstances. Ecoutez ce fragment de conversation entendu dans une gare, aux Etats-Unis. Un individu, de retour du Canada, raconte à une connaissance, un accident dont il a été témoin, avant son départ de Montréal:

" J'walkais sus l'sywalk, dans ha Windsor Street, en
" gangnant l'dipot du G. T. R. pou aller pogner ma tréne.
" Y f'sait chaud like blazes! Ch'tais pas mal dry pis ch'tais
" pou entrer dans la saloon du Queens'Hotel pou boére in
" schooner, mais by gosh! tout d'in coup, j'attends in yell
" de mort pis j'voé touas ou quat' fellers qui schnaillaient
" dans ainne p'tite lane dans ha backyard. J'gui runnis
" moé tou. Yava anne gang de gas qui travaillaient sus
" l'roof d'l'hôtel, pis in des carpenters qui nailait des slate
" shingles, avait fait in side step pis, dans sa badluck, yava
" slidé, pis yava fallé head first sus l'pavement, pis y s'éta
" crushé la scull! Gorry! y parda sa brain par in hole qu'yava
" dans l'forehead, no lie, grand comme in écu! In policeman a
" callé la hurry up, mais quand qu'on l'a pickuppé, y'éta dead,
" dead, dead! D'gee wiz! ienqu'à y penser, j'shake pis
" j'perspire!" . . . (1)

---

(1) Traduction libre. Je marchais sur le trottoir de la rue Windsor, dans la direction de la gare du Grand Tronc, où je devais prendre le train pour revenir chez moi.

Il faisait chaud comme dans une fournaise.

J'avais bien soif et je songeais à entrer dans le *bar* de l'Hôtel Queen afin d'y prendre un grand verre de bière, quand, tout à coup, j'entends un "cri de mort" et je vois trois ou quatre individus s'engouffrant, au pas de course, dans la ruelle située en arrière de l'édifice. Je les suivis en courant, moi aussi.

Plusieurs ouvriers réparaient le toit de l'Hôtel. L'un d'eux, un charpentier, occupé à renouveler l'ardoise de la couverture, avait fait un faut pas. Dans sa malchance, perdant l'équilibre, il avait glissé sur le toit puis il était venu tomber tête première, sur le pavé de la cour où il s'était brisé le crâne. Sapristi! La cervelle s'échappait par un trou de la grandeur d'un écu (pièce de 50 sous), qu'il s'était fait au milieu du front!...

Un gardien de la paix (agent de police) téléphona au poste, et fit venir le "panier à salade", (fourgon du poste). Mais quand on ramassa l'infortuné charpentier il avait cessé de vivre!

Miséricorde! chaque fois que j'y pense, je tremble encore et les sueurs m'inondent!...

Eh bien, cet affreux jargon tend à se répandre de plus en plus chez nous. Les industries, le commerce, les compagnies de transport et, surtout, le va-et-vient de nos compatriotes, grands voyageurs, contribuent à son expansion. Prenons garde. Pour conserver à notre parler ses qualités françaises, il faut de toute nécessité faire une lutte constante à l'anglicisme. En France, la langue s'enrichit tous les ans de mots étrangers. Il en a toujours été ainsi. Elle ne s'en porte pas plus mal. Ces mots, s'ils demeurent dans le parler, prennent une consonance française. Prenez par exemple les mots anglais: "five o'clock, high life, sculler, "outsider", etc. Un Anglais non averti ne les reconnaîtrait pas en les entendant prononcer par un Français. Ici, dans notre Québec, nous ne faisons pas la langue française. Nous ne contribuons en aucune façon à en augmenter le vocabulaire. Nos néologismes, quoique de mine française, sont et resteront des mots canadiens, à moins que l'Académie Française ne modifie ses usages pour nous être agréable, ce qui n'est pas probable. Chez nous, l'adoption de mots étrangers appauvrit la langue. L'usage fréquent de mots anglais démontre d'abord l'indigence de notre vocabulaire français et ensuite le peu de respect que nous avons de notre langue maternelle. Enrichissons donc notre vocabulaire d'un plus grand nombre de mots français, au moins des mots usuels, afin d'être plus en mesure de résister aux dangers qui nous menacent. Qu'on le veuille ou non, nous subissons une métamorphose dont il ne faut pas trop se glorifier. Nos traditions s'en vont, notre mentalité se déforme, nos mœurs se vicient et le bon goût, qualité française, se meurt. Que reste-t-il du bel héritage de nos pères! Que sont devenues les coutumes familiales, l'autorité des parents sur leurs enfants, les habitudes de

respect et d'obéissance de la part de ceux-ci, la franchise, la politesse, la cordialité, la simplicité, la confiance entre amis, entre voisins, l'hospitalité courtoise et sincère, le respect de la parole donnée, la rigidité des principes dans toutes les questions où l'honneur est en jeu et combien d'autres belles vertus ancestrales! Presque toutes ces qualités, ces coutumes qui faisaient du Canadien un être d'un commerce si agréable, sont allées "où sont les neiges d'antan", eut dit le poète François Villon. Les dernières s'en vont rapidement, chassées par un vent destructeur venu d'outre-frontière et sont remplacées par les coutumes et les mœurs judéo-américaines, dont l'influence, sans cesse grandissante, menace les institutions chrétiennes à travers le monde. Se pourrait-il que seul, dans ce bouleversement général, le parler de la classe instruite de chez nous se conservât pur de tout alliage? Hélas non! malgré les efforts de la petite garde de fidèles qui veille sur lui avec un soin jaloux, il subit, tout comme notre parler populaire, le contre-coup de cette invasion barbare. Vous savez que, de nos jours, pour entendre un parler populaire pur d'anglicismes, il nous faut aller dans les campagnes éloignées, écouter parler les vieillards ou les gens qui n'ont pas voyagé.

Maintenant, que faut-il penser de tous les compliments que nous décochent, à brûle-pourpoint, les Français, de passage chez nous, lorsqu'ils sont priés de nous dire ce qu'ils pensent de notre parler? Je suis persuadé que tous, sans exceptions, décernent leurs éloges à notre parler populaire, plutôt qu'à celui de la classe instruite. Ils sont surpris de trouver, dans une colonie anglaise, un groupe très nombreux de descendants de Français, demeurés si français de cœur, de langue et d'esprit. Ils en sont ravis, enthousiasmés. Quelle belle trouvaille! Vous pensez bien que, dans cet état d'esprit,

nos incorrections ne sont pour eux que des vétilles. Et puis, les Français qui viennent ici ne sont pas tous des Parisiens de naissance. Beaucoup sont nés et ont passé leur jeunesse en province. D'autres y vivent encore. Ceux du nord de la France: Normands, Picards, Bretons, Percherons, etc., sont émus et charmés de retrouver ici une foule de mots de leur province, prononcés comme on les prononce chez eux. M. Delamare, ancien secrétaire général de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis, mort à New-York il y a quelques années, m'avait demandé, lors de son dernier voyage ici, de lui envoyer quelques-unes de mes pièces en parler populaire. En m'en accusant réception, il m'écrivait ceci: "J'avais les yeux humides en " lisant vos récits canadiens. Ils m'ont rappelé mon enfance, " car j'ai trouvé beaucoup de ressemblance entre ce patois " de chez vous et celui de ma province, de mon cher Artois " aujourd'hui dévasté par les Boches". Du reste, il ne faudrait pas s'imaginer que les Français, que nous recevons toujours très aimablement, vont, de propos délibéré, nous dire des choses désagréables. Ceux qui ont eu la téméraire audace de nous critiquer, soit ici même ou de retour dans leur pays, savent à quoi s'en tenir sur notre largeur de vues et la délicatesse de notre épiderme! Ils n'oseraient probablement pas revenir nous voir, et pour cause!... D'ailleurs, les autres, les "élogieux" qui ne font que passer rapidement, ne rencontrent guère que des gens instruits, dont quelques-uns parlent très bien. Ils pourraient même trouver, dans certains comtés, des paysans dont le parler est tout à fait remarquable. De là les compliments. Ces messieurs font comme bien d'autres: ils concluent du particulier au général. Pourtant, en ce qui regarde la prononciation, nous aurions tort de prendre pour nous tous, les éloges que mérite un com-

patriote comme Edouard Montpetit, pour ne citer que celui-là.

Quelle opinion les Américains ont-ils de notre parler? Elle n'était pas fameuse autrefois. On dit qu'elle est un peu meilleure depuis la guerre. Mais, encore aujourd'hui, pour le plus grand nombre, le parler des "French Canucks", (1) ne vaut pas cher!! Il y a plusieurs années, j'avais été invité à donner une conférence au Cercle de l'Alliance Française de Lynn, près de Boston. Avant d'entrer dans la salle où se réunissaient les membres, le président du Cercle, un ancien québecois, le Docteur Bédard, un des rares Canadiens ayant réussi à pénétrer dans l'intimité des Américains lettrés et cossus, me dit: "Vous ferez mieux de ne pas dire " que vous êtes Canadien."—"Pourquoi?" répondis-je.— " Bien, vous allez parler de la langue française devant tous " ces gens qui ne jurent que par le "Parisian French", me " dit-il, "et l'on vous écoutera peut-être avec moins d'intérêt, " si l'on sait que vous êtes natif du Canada".

Il y a une quinzaine d'années, je crois, on m'a parlé d'un compatriote nommé Morin, qui avait enseigné le français pendant cinq ou six ans à l'Université Brown de Providence. On le croyait Français. Il donnait entière satisfaction. Mais un bon jour, ne découvrit-on pas qu'il était Canadien! Fini! Son enseignement ne valait plus rien! Il fut remercié de ses services!!!

Non, encore aujourd'hui, il n'est pas facile pour un Canadien, fût-il parfaitement qualifié pour cela, de se placer dans les Universités et les Collèges américains pour y enseigner le français, à moins de se dire Français. D'ail-

---

(1) C'est ainsi qu'ils nous nomment. Je me suis souvent demandé si, dans leur idée, ils établissent un rapprochement entre "Canuck" et "Canaque." Ce serait bien flatteur pour nous d'être ainsi comparés, dans l'esprit des "Yankees", aux indigènes de la Nouvelle Calédonie!

leurs, les Européens ont le monopole de l'enseignement du français aux Etats-Unis. Qu'ils soient Français, Belges, Suisses, Russes, Allemands, Autrichiens ou Turcs, tous se disent Parisiens là-bas! Comme nous pourrions être de dangereux rivaux pour eux, si les Américains découvraient, un beau jour, que nous parlons un français très pur, ils proclament hautement que *seuls*, ils peuvent enseigner le "Parisian French"!! Ils mettent les Américains, bons gobeurs toujours, en garde contre nous. Ils leur disent que nous parlons un jargon qu'un Français peut difficilement comprendre. Vous dites-vous, Mesdames et Messieurs, que c'est une honteuse calomnie ? Qu'avez-vous fait pour la détruire ? Donnez-vous le bon exemble en parlant toujours correctement ? Etes-vous certains d'avoir un langage châtié ?

L'opinion des Canadiens-Anglais ne vaut guère mieux. Voici ce que me disait, il y a quelques années, un avocat distingué de Sherbrooke, vieux citoyen très estimé et très compétent en matières d'éducation.—"Vous ne sauriez " croire, Monsieur, comme nous avons peur du ridicule, " nous autres Anglais, lorsqu'il s'agit de parler une langue " étrangère que nous ne possédons pas très bien. Cette " crainte est si grande que, règle générale, nous préférons " passer pour ignorants ou étroits, plutôt que d'apprendre " le français tel qu'il est parlé ici. Nous croyons qu'il " est assez bon pour le peuple, mais qu'il n'est pas con ve- " nable pour des gens instruits!". Et voilà ce que nous a valu notre peu de souci du perfectionnement. N'est-il pas grand temps de réagir ? Le bon mouvement commencé dans les villes doit s'étendre partout. Que toute personne instruite ou qui s'instruit, apprenne à connaître ses défauts de prononciation. Qu'elle se corrige—c'est si facile pour qui veut s'en donner la peine—en s'entraînant à bien parler.

L'entraînement, cela va sans dire, c'est la pratique du bon langage d'une façon régulière, non pas intermittente. S'exprimer avec soin seulement quand on se trouve avec des gens dont le langage est supérieur à celui dont nous nous servons en famille, cela ne suffit pas. Un enfant apprendrait-il à jouer du piano s'il prenait une leçon d'une demi-heure par semaine et s'il ne travaillait jamais entre les leçons ? Il en est de même pour toutes choses: la correction dans les manières, la politesse, etc. "L'habit ne fait pas le moine" dit le proverbe, mais un individu sans instruction, mis avec une certaine recherche, ayant eu l'avantage de fréquenter assez longtemps des gens bien élevés, peut souvent faire une excellente impression dans le meilleur monde, surtout s'il s'exprime joliment. En France, on peut trouver, parmi les domestiques de bonnes maisons, depuis longtemps en service dans ces familles où la distinction fait partie de l'héritage, des gens peu ou pas instruits, parlant un français superbe et dont les manières feraient envie à bien des *coloniaux* comme nous. Si ma mémoire m'est fidèle, il me semble avoir lu quelque part, il y a plusieurs années, que certains individus de cette catégorie, venus en Amérique en quête d'aventures, s'étaient fait passer pour comtes ou marquis, avaient fait fureur dans les salons, parmi les gens les plus huppés et qu'ils avaient même épousé des héritières! Certes! ils ne manquaient pas d'entraînement!!

Entraînons-nous donc à fond. Efforçons-nous de retrouver, si nous l'avons perdue, cette fierté française qu'avaient nos pères. Elle stimulera notre énergie et nous aidera à surmonter les difficultés. N'ayons pas trop de prétentions. Rappelons-nous que si nous ne sommes pas arrivés à la supériorité, c'est parce que, bien souvent, nous nous sommes contentés—crainte de l'effort ou de la critique bonne ou

malveillante,—de la médiocrité environnante. Il est plus que temps de nous arrêter sur la pente où nous glissons. Si nous ne revenons pas au culte de l'idéal et de l'esprit français—qui hélas! va s'affaiblissant—nous ne pourrons pas résister bien longtemps aux pernicieuses influences américaines. Mettons de côté le respect humain, obstacle à notre perfectionnement. Retrempons notre énergie et notre fierté nationale dans la source vive du beau et bon langage. Travaillons ferme. Apprenons l'anglais aussi, apprenons-le très bien. Nous devons être assez intelligents pour apprendre à parler deux langues correctement! Mais, par respect pour nous-mêmes, que notre connaissance du français ne soit pas inférieure à celle de l'anglais, et que l'anglais ne prime pas le français dans nos familles!

Nous devrions avoir des milieux de culture française un peu partout, d'abord pour nous entraîner, ensuite, afin de procurer aux Anglais, disposés à devenir bilingues, toutes les facilités possibles pour apprendre à parler un français châtié.

Oui, je le répète encore,—il est bon d'y revenir souvent—prenons donc l'habitude de parler notre langue maternelle, avec autant de soin que nous prenons de l'écrire. Cette pratique nous fera l'âme plus française, car :

"*En parlant bien sa langue on garde bien son âme*",

a dit l'Abbé Groulx, dans une jolie poésie patriotique intitulée: "La leçon des érables". Aimons-la bien et apprenons-la mieux, cette langue si belle, synonyme de noblesse, de distinction, de clarté et de douceur. La connaissant mieux, nous la transmettrons plus pure à nos enfants et ils y tiendront davantage. Appliquons-nous à parler plus musicalement, si je puis dire, pour notre propre satisfaction

d'abord et puis pour faire une meilleure impression sur les étrangers: nos cousins de France, les Anglais et les Américains. Ces derniers, surtout, auront plus d'attentions pour nous, si nous respectons notre langue. Ils viendront à nous plus confiants, quand ils seront convaincus que le parler de la classe instruite du Canada français, particulièrement du Québec, n'est pas ce "patoâ" qu'ils dédaignent, mais qu'au contraire il ne le cède en rien à celui de la bourgeoisie parisienne, et que,—pour citer ce que disait naguère Charles Maurras, l'éminent écrivain de *l'Action Française*,—nous parlons toujours selon la coutume établie dans les milieux cultivés de la Ville-Lumière: "ce langage doux, délectable " et ensorcelant des " Muses de France ".

Quai des Eboulements, Qué., septembre, 1921.

009511

PAVILLON LE PRÉVOST
SÉMINAIRE ST-AUGUSTIN
CAP-ROUGE, P. Q.

106805219023

Ouvrages du même auteur

Parlons Français:

Petit traité de prononciation française publié à Montréal en 1905. (Epuisé). Nouvelle édition en préparation.

Cœurs Français:

Première revue franco-américaine, publiée à Manchester N. H. en 1907-08. (épuisé).

Jacques Cartier et Samuel de Champlain:

Histoire abrégée du découvreur du Canada, et du fondateur de Québec. Volume illustré publié à Québec en 1913. (Epuisé).

Le Jardin des Muses Canadiennes, (en collaboration:)

Revue des poètes et des chansonniers de chez nous. (1922).

Les deux numéros parus forment une petite anthologie des poètes de la région de Québec—124 pages 6x9 sur beau papier. Prix spécial: 75 sous.

En vente chez,

M. JOSEPH DUMAIS,

69 Avenue Bourlamaque,

QUEBEC.

Imprimé par "Le Soleil", (limitée.)

JRH 29/6/86

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PC
3608
D85
1922
c.1
ROBA